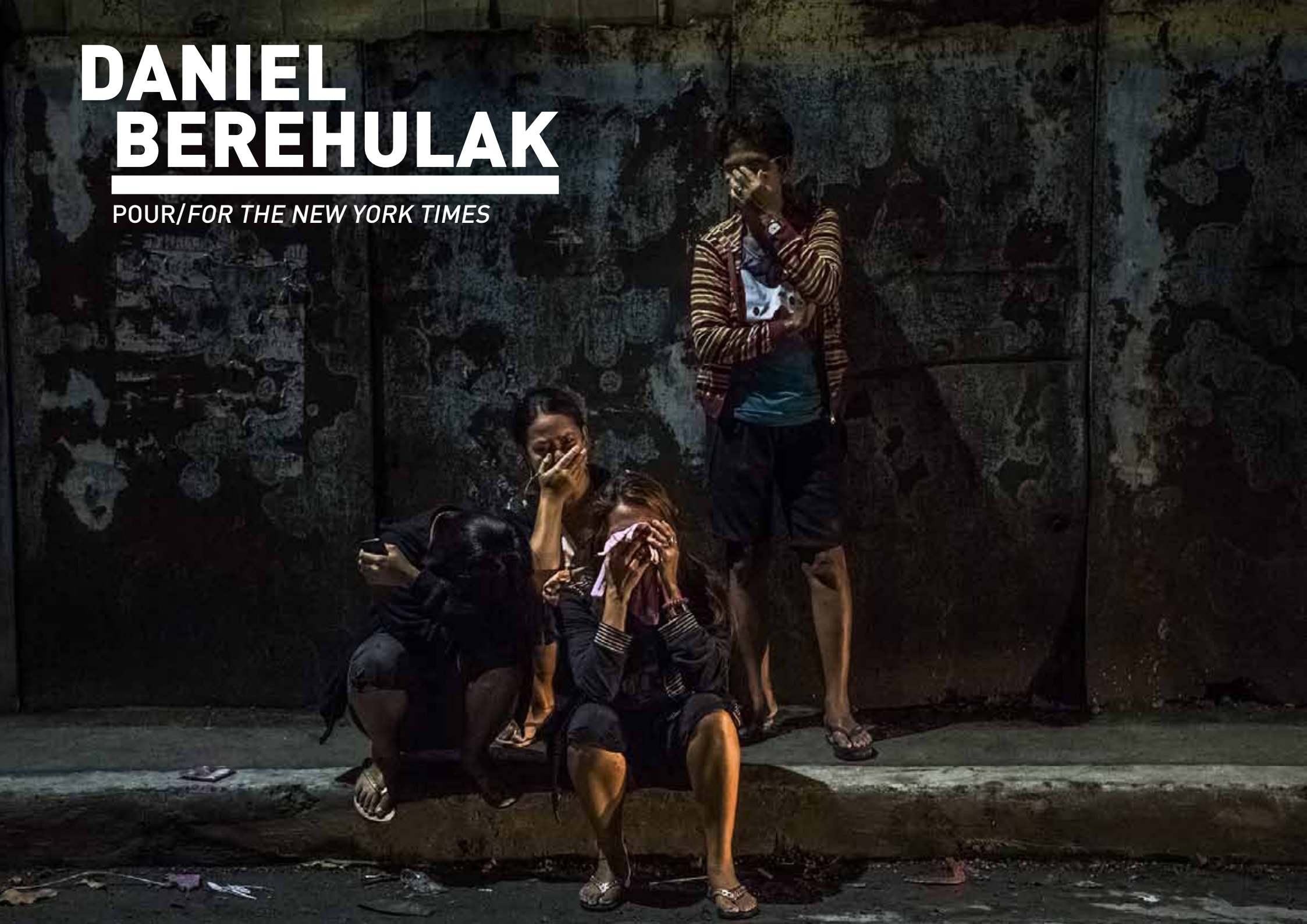


DANIEL BEREHULAK

POUR/FOR THE NEW YORK TIMES



DANIEL BEREHULAK

POUR THE NEW YORK TIMES

LIEU
ATELIER D'URBANISME

English version below

« ILS NOUS ABATTENT COMME DES ANIMAUX »

Plongée dans la guerre contre la drogue du président philippin Rodrigo Duterte.

On entend une scène de crime avant de la voir : les cris de désespoir d'une nouvelle veuve, les sirènes stridentes des voitures de police, le bruit sourd de la pluie qui martèle la chaussée dans une petite rue de Manille et ruisselle sur le dos de Romeo Torres Fontanilla. Tigas, comme il était surnommé, gisait sur le ventre quand je suis arrivé vers une heure du matin. Il avait 37 ans. Abattu, selon des témoins, par deux hommes masqués à moto. L'averse entraînait son sang dans le caniveau.

Cette ruelle détrempée du quartier de Pasay à Manille était ma dix-septième scène de crime depuis mon arrivée dans la capitale philippine onze jours auparavant. J'étais venu couvrir la sanglante et chaotique campagne contre la drogue lancée par le président Rodrigo Duterte dès son arrivée au pouvoir le 30 juin 2016. Depuis, plus de 3 000 personnes ont été tuées par la police seule.

Au cours des 35 jours que j'ai passés sur place, j'ai photographié 57 victimes de meurtres dans 41 lieux. J'ai été témoin de scènes sanglantes presque partout : dans la rue, sur une voie ferrée, devant une école pour filles, une épicerie, un McDonald's, sur un matelas dans une chambre, un canapé dans un salon. J'ai vu une femme se couvrir les yeux devant l'une de ces scènes macabres, puis elle a entrouvert ses doigts pour jeter un dernier regard sur l'homme tué au beau milieu d'une rue passante.

Un peu plus loin, j'ai découvert Michael Araja, abattu devant un kiosque «sari-sari» par deux hommes à moto, un mode opératoire fréquent connu sous le nom de «virée en tandem». Dans un autre quartier, une poupée Barbie ensanglantée était couchée à côté d'Erika (17 ans) et de son petit ami (23 ans). «*Ils nous abattent comme des animaux*», m'a lancé un passant, trop effrayé pour me donner son nom.

J'ai travaillé dans soixante pays, j'ai couvert les guerres en Irak et en Afghanistan, j'ai passé une partie de l'année 2014 en Afrique de l'Ouest en pleine épidémie d'Ebola, au milieu de la peur et de la mort, mais ce que j'ai vu aux Philippines atteint un degré de brutalité inédit. Des policiers qui exécutent sommairement toute personne soupçonnée de vendre ou de consommer de la drogue, des justiciers qui répondent à l'appel du président Duterte de «tous les abattre». En octobre, il avait déclaré : «*Vous pouvez vous attendre à 20 000 ou 30 000 de plus.*» En décembre, après un entretien téléphonique avec Donald Trump, Duterte affirmait que le nouveau président des États-Unis approuvait cette guerre impitoyable contre la drogue : «*Il m'a dit que nous étions une nation souveraine et que notre méthode était la bonne.*»

.../...

... Outre ceux qui ont été tués dans le cadre des opérations officielles, la police nationale a enregistré plus de 3 500 homicides non résolus depuis début juillet 2016. Plus de 35 600 personnes ont été arrêtées dans le cadre de l'opération « *Tokhang* », littéralement « frapper à la porte et convaincre » en cebuano, la langue maternelle du président Duterte. Dans les quartiers résidentiels sécurisés, les habitants entendent parfois un coup poli à la porte : des policiers viennent leur remettre des brochures sur les conséquences de la toxicomanie. Dans les quartiers les plus pauvres, ils traînent les garçons et les hommes hors de chez eux pour les contrôler ; certains sont arrêtés, d'autres parfois abattus. Près de 3,5 millions de foyers ont reçu la visite des forces de l'ordre.

Mes nuits à Manille commençaient vers 21 heures, au bureau de presse de la police locale où je rejoignais un groupe de journalistes philippins attendant d'être informés des derniers

meurtres. Nous partions en convoi, gyrophares allumés, grillant tous les feux rouges. Je tenais un journal et conservais des enregistrements audio de ces opérations nocturnes en binôme avec Rica Concepción, une journaliste philippine ayant 30 ans d'expérience.

Nous avons suivi la police sur de nombreuses opérations. Nous nous sommes aussi rendus seuls dans des lieux où des meurtres avaient été commis et des corps retrouvés. Les comptes rendus de la police correspondaient rarement à ce qu'avaient vu les proches et les voisins.

Au fur et à mesure de mon séjour, les meurtres semblaient devenir de plus en plus flagrants. Les policiers ne prenaient presque plus la peine de dissimuler leur implication dans ces exécutions extrajudiciaires – car c'est bien de ça qu'il s'agit. « *Nanlaban* » est le terme utilisé par la police pour les situations où le suspect refuse d'obtempérer et finit par être abattu. Le mot signifie « Il a résisté ». Nanlaban est devenu une blague sinistre. « *Il existe une nouvelle*

manière de mourir aux Philippines », m'a dit en plaisantant Redentor C. Ulsano, commissaire de police du quartier de Tondo. Il a souri et a tendu ses poignets devant lui, comme s'il était menotté.

J'ai aussi photographié des veillées funèbres et des enterrements, des événements de plus en plus quotidiens à l'ère Duterte. Les proches et les prêtres évoquent rarement les circonstances brutales du décès. En attendant que les familles arrivent à rassembler la somme nécessaire pour les obsèques, les corps sont gardés dans des chambres funéraires. À la morgue, les morts sont empilés les uns sur les autres, comme un tas de bûches, sans même un drap. Les pompes funèbres négocient leurs tarifs pour certains ; les autres finissent dans des fosses communes, avec d'autres victimes de la guerre anti-drogue du président.

Daniel Berehulak



La souffrance de la petite Jimji (6 ans) qui hurle « Papa ! » avant les obsèques de Jimboy Bolasa (25 ans). Des traces de torture et de blessures par balles étaient visibles sur le corps, retrouvé sous un pont. Selon la police, c'était un dealer ; selon ses proches, il avait répondu à l'appel du président Duterte et voulait suivre une cure de désintoxication. Manille, 10 octobre 2016.

Jimji (6), in anguish screaming "Papa!" before the funeral of Jimboy Bolasa (25). His body, showing signs of torture as well as gunshot wounds, was found under a bridge. The police said he was a drug dealer, but according to his family, Bolasa had surrendered earlier, answering President Duterte's call to follow what was supposed to be a drug-treatment program. Manila, October 10, 2016.

© Daniel Berehulak pour/for The New York Times

**DANIEL
BEREHULAK**

FOR *THE NEW YORK TIMES*

VENUE
ATELIER D'URBANISME

“THEY ARE SLAUGHTERING US LIKE ANIMALS”

**Inside President Rodrigo Duterte’s brutal
antidrug campaign in the Philippines.**

You hear a murder scene before you see it: the desperate cries of a new widow, the piercing sirens of police cars, the thud, thud, thud of the rain drumming on the pavement of a Manila alleyway, and on the back of Romeo Torres Fontanilla. Tigas, as Mr. Fontanilla was known, was lying facedown in the street when I pulled up after 1 a.m. He was 37. Gunned down, witnesses said, by two unknown men on a motorbike. The downpour had washed his blood into the gutter. The rain-soaked alley in the Pasay district of Manila was my seventeenth crime scene on my eleventh day in the capital of the Philippines. I had come to document the bloody and chaotic campaign against drugs that President Rodrigo Duterte began after taking office on June 30, 2016. Since then, over 3,000 people have been slain at the hands of the police alone. Over my 35 days in the country, I photographed 57 murder victims at 41 sites. I witnessed bloody

scenes almost everywhere: on the sidewalk, on train tracks, outside a girls’ school, 7-Eleven stores and McDonald’s, on mattresses in bedrooms and sofas in living-rooms. I watched as a woman peeked through her fingers at one of these grisly sights, shielding herself while taking one last glance at the man killed in the middle of a busy road.

Not far away, I found Michael Araja, dead in front of a “sari sari” kiosk, shot down by two men on a motorcycle, a common tactic known as “riding in tandem.” In another neighborhood, a bloodied Barbie doll lay next to 17-year-old Erika and her boyfriend, Jericho (23). “*They are slaughtering us like animals,*” said a bystander, too scared to give his name.

I have worked in sixty countries, covered wars in Iraq and Afghanistan, and I spent much of 2014 living inside West Africa’s Ebola zone in the grips

of fear and death, but what I experienced in the Philippines was a new level of ruthlessness: police officers summarily shooting anyone suspected of drug dealing or use, vigilantes responding to President Duterte’s call to “slaughter them all.” In October, he had said “*You can expect 20,000 or 30,000 more.*” And in December, after a telephone call with President-elect Trump, he reported that Mr. Trump had endorsed his brutal antidrug campaign: “*He said that, well, we are doing it as a sovereign nation, the right way.*”

In addition to those killed in official drug operations, the National Police have records of more than 3,500 unsolved homicides since July 1, 2016. More than 35,600 people have been arrested in antidrug operations named Project Tokhang, “*tokhang*” meaning “knock and plead” in Cebuano, Mr. Duterte’s mother tongue.

.../...

... In affluent neighborhoods of estates and gated communities, there can sometimes be a polite knock at the door, an officer handing a pamphlet detailing the consequences of drug use to the person who answers. In poorer districts, the police grab teenage boys and men off the street, run background checks, make arrests, and sometimes shoot to kill. Government forces have gone door to door to more than 3.5 million homes.

My nights in Manila would begin around 9 p.m. at the police district press office, where I joined a group of local reporters waiting for word of the latest killings. We would set off in convoys, hazard lights flashing, speeding through red lights. I kept daily diaries and audio recordings

of these overnight operations, working with Rica Concepcion, a Filipino reporter with 30 years experience.

We joined the police on numerous operations. We also went on our own to places where people had been killed and bodies found. Relatives and neighbors often told stories very different from official police accounts.

As my time in the Philippines wore on, the killings seemed to become more brazen; police officers appeared to do little to hide their involvement in what were essentially extrajudicial executions. “*Nanlaban*” is the term used by police for cases when a suspect resists arrest and ends up dead. It means “He fought it out.” *Nanlaban* had become a grim joke. “There is a new way of dying

in the Philippines,” said Redentor C. Ulsano, the police superintendent in the Tondo district. He smiled and held his wrists together in front of him, pretending to be handcuffed.

I also photographed wakes and funerals, a growing part of daily life under Mr. Duterte. Relatives and priests rarely mention the brutal causes of death. Bodies are stored in funeral parlors while relatives struggle to raise the money needed. In the morgue, the dead are stacked like firewood, with nothing between the corpses. Funeral directors bargain over some, and others end up in a mass grave with other victims of the president’s drug war.

Daniel Berehulak



PHOTO #1

Des proches accablés à la vue des corps de Frederick Mafe et Arjay Lumbago, abattus en pleine rue. Manille, 3 octobre 2016.

Relatives overcome with grief seeing the bodies of Frederick Mafe and Arjay Lumbago sprawled in the street. Manila, October 3, 2016.

© **Daniel Berehulak** pour/for *The New York Times*

Michael Araja (29 ans) était parmi les victimes abattues devant un kiosque « sari-sari » où, selon ses voisins, il s'était rendu pour acheter des cigarettes et une boisson pour sa femme. Deux hommes à moto ont tiré sur le groupe : un mode opératoire fréquemment utilisé, connu sous le nom de « virée en tandem ». Sur le lieu du crime, des policiers relèvent des indices. Manille, 2 octobre, 2016.

Michael Araja (29) was one of a number of people gunned down at a "sari-sari" street kiosk. Neighbors said he had gone to buy cigarettes and a drink for his wife when he was shot dead by two men on a motorcycle, a "riding in tandem killing" which is a common modus operandi. Officers from SOCO (Scene Of the Crime Operations) are gathering evidence. Manila, October 2, 2016.

© **Daniel Berehulak** pour/for *The New York Times*



© Victor Fraile / Power Sport Images